

## *Britannicus*

Décembre 1669, au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

Lettre dédicatoire.

Voici un autre texte qui montre l'habileté de Racine. Certes, Corneille l'est aussi dans le genre, et quand il s'agit de louer jusqu'au ridicule il ne donne pas sa place. Mais Racine le fait avec une grâce qui est remarquable. Pour le dire autrement, je crois que Corneille ne rit pas dans sa barbe quand il s'emploie au genre, et le subodore. Mais avec Racine, c'est plus subtil : on se met à croire qu'il est sincère ou qu'il ne voit pas qu'il exagère. Comment fait-il pour nous faire croire (et peut-être faire croire au dédicataire qu'il est sincère ? Or en dédiant sa pièce publiée au duc de Chevreuse, Racine vise encore et toujours le sommet de la société française et plus ou moins directement le roi. Le duc de la Chevreuse est responsable des menus plaisirs de Louis XIV, et s'occuper des dits plaisirs est la tâche à laquelle Racine se donne depuis plusieurs années. « Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre ? / Non, Monseigneur, il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis mêmes ne vous sont pas indifférents, que vous prenez part à tous mes ouvrages, et que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses. Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie est au delà de tout ce que j'en ai pu concevoir. / Ne craignez pas, Monseigneur, que je m'engage plus avant, et que,

n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sais qu'il serait dangereux de le fatiguer de ses louanges ; et j'ose dire que cette même modestie, qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre.» Mais en faisant son compliment au duc, il réussit à inclure Colbert, qui est le maître du duc, pour autant que le théâtre est un art qui coûte cher et qui plaît au maître. Et comme le montrent les lignes qui suivent, il réussit ce tour de force de prétendre que l'humilité (ou ce qu'il appelle la modération) est une des qualités principales du duc (et de Colbert). Il réussit donc à faire l'éloge de l'humilité et dans une lettre dédicatoire lue de tous et faite pour être lue de tous). C'est spectaculaire.

#### Préface.

Comme si souvent, la préface sert d'abord et avant tout à défendre la pièce (et son auteur) contre les critiques de ses ennemis. Et cette préface, comme la suivante, est un chef-d'œuvre du genre. En somme, quand il s'agit de se soumettre et de faire l'éloge, mais aussi quand il s'agit de se défendre et de ridiculiser ses adversaires, Racine est un maître. Et encore une fois, il me semble qu'il le fait avec plus de grâce (et de légèreté) que Corneille. Si j'ai bien compté, il signale huit critiques : la cruauté excessive de Néron, sa bonté excessive, la méchanceté de Narcisse, la jeunesse de Britannicus, l'inexactitude historique du personnage, le statut historique de Junie, la dernière apparition du personnage, la fin de la pièce, où le héros est déjà mort. Je note que les critiques visent toujours les personnages. J'ajoute que plusieurs des critiques me semblent sensées, ou du moins qu'elles pourraient être comprises autrement que ne le fait Racine. Ou encore, il me semble qu'il leur attribue un sens facile à ridiculiser, et donc qu'il faut lire son texte avec prudence ou en imaginant que les critiques sont

plus valides qu'il ne le montre. Je suis d'avis aussi qu'il y a pour ainsi dire une cible derrière toutes ses réponses, soit Corneille, ou l'esthétique de Corneille. « Que faudrait-il faire pour contenter des juges si difficiles ? La chose serait aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudrait que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui, s'avancant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages, il faudrait remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourraient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre d'autant plus surprenants qu'ils seraient moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on ferait dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devraient dire. Il faudrait, par exemple, représenter quelque héros ivre qui se voudrait faire haïr de sa maîtresse de gaieté de cœur, un Lacédémonien grand parleur, un conquérant qui ne débiterait que des maximes d'amour, une femme qui donnerait des leçons de fierté à des conquérants. Voilà sans doute de quoi faire récrier tous ces messieurs. » D'un côté, Racine place des gens qui sont des alliés de Corneille ou qui sont ses porte-parole (il va donc de soi qu'ils sont de mauvaise foi, qu'ils se contredisent ou qu'ils disent des âneries); de l'autre côté, les gens sensés, soit ceux à qui Racine veut plaire. En somme, il ne fait pas que défendre sa pièce : il se dresse face à Corneille, et il prétend que sa façon de faire est meilleure.

Il est remarquable que la seconde préface soit moins méchante que la première : Racine est devenu un artiste aussi grand ou même plus grand que Corneille.

Personnages.

Néron, empereur, fils d'Agrippine.

Britannicus, fils de l'empereur Claudius et de Messaline.

Agrippine, veuve de Domitius Ænobarbus, père de Néron, et en secondes noces, veuve de l'empereur Claudius.

Junie, amante de Britannicus.

Burrhus, gouverneur de Néron.

Narcisse, gouverneur de Britannicus.

Albine, confidente d'Agrippine.

Gardes.

Mon résumé.

Acte I – Agrippine s'inquiète au sujet de Néron. Albine la rassure en vantant l'empereur et la popularité de sa mère, agréée par son fils. Agrippine sent pourtant qu'elle n'a plus la confiance de son fils et veille et veut parler librement à son fils. / Burrhus et Agrippine s'affrontent au sujet de Néron. Agrippine exige qu'on explique l'arrestation de Junie. Agrippine y voit que son pouvoir diminue. Burrhus prétend que ce n'est pas le cas, et se dérobe. / Britannicus se plaint de la perte de Junie. Agrippine assure Britannicus qu'elle veille à son bonheur. / Britannicus demande à Narcisse de vérifier quels amis il lui reste depuis l'arrestation de Junie et s'il peut voir son amante.

Acte II – Néron commande qu'on éloigne Pallas, conseiller d'Agrippine et Britannicus. / Il avoue à Narcisse qu'il aime Junie. Narcisse lui confirme que Junie et Britannicus s'aiment. Néron avoue qu'il est dominé par sa mère. Il organise une rencontre entre Junie et Britannicus. / Néron se déclare à Junie et celle-ci résiste. Néron lui ordonne de repousser Britannicus. / Narcisse annonce Britannicus. Néron rappelle à Junie

qu'il la surveille. / Junie essaie d'avertir Britannicus par Narcisse. / Britannicus parle à Junie de son amour pour elle, de la haine de Néron. Junie le repousse, et Britannicus est surpris. Et encore plus quand elle lui demande de quitter les lieux. / Désespérée, Junie fuit devant Néron. / Néron court après Junie, il envoie Narcisse auprès de Britannicus. Le traître s'explique.

Acte III – Burrhus conseille à Néron de résister à son amour pour Junie. Néron refuse. / Burrhus craint que le vrai Néron ne soit en passe d'apparaître et d'agir. / Agrippine nargue Burrhus au sujet de la conduite de Néron. Aux suggestions de calme de Burrhus, Agrippine répond qu'elle veut rétablir Britannicus et est prête à se mettre en danger. Burrhus lui suggère qu'elle ne gagnera pas et annonce qu'il retourne auprès de Néron. / Aux suggestions de calme d'Albine, Agrippine répond qu'elle sent que son pouvoir s'affaiblit. / Britannicus annonce à Agrippine que la moitié du Sénat est avec eux contre Néron. Agrippine promet de travailler de concert avec Britannicus pour ramener Néron à la justice. / Britannicus avoue à Narcisse qu'il aime toujours Junie, malgré ce que Narcisse lui a dit d'elle. / Arrivée à l'improviste, Junie apprend à Britannicus que Néron l'a forcée à se montrer froide. Britannicus est bouleversé par les aveux de Junie et lui demande pardon. / Néron, qui l'a surpris aux pieds de Junie, confronte et menace Britannicus. Ce dernier lui répond. Junie offre de vivre le reste de sa vie parmi les vestales. Néron fait arrêter les deux amants. / Il fait arrêter Agrippine par Burrhus et le menace quand il résiste un peu.

Acte IV – Burrhus suggère à Agrippine d'être douce et humble. / Agrippine explique à Néron tout ce qu'il lui doit. Néron suggère qu'Agrippine cherche son bien en soutenant Néron. Il prétend qu'elle veut le remplacer par Britannicus, ce qu'elle nie. Puis elle l'accuse d'être un

ingrat, un fils ingrat, et s'offre comme victime pour le bonheur et le pouvoir de son fils. Néron cède, Agrippine règne de nouveau et elle multiplie les ordres. Néron accepte tout. / À Burrhus, ravi du résultat de la rencontre, Néron révèle qui rusait avec sa mère ; il tuera Britannicus. Burrhus incite Néron à demeurer honnête. Néron cède de nouveau. / Narcisse, qui a tout préparé pour le meurtre de Britannicus, ramène Néron à sa décision initiale.

Acte V – Britannicus se réjouit de la nouvelle situation. Junie a de la peine à croire en ce revirement. Optimiste, assuré de l'amour de Junie, Britannicus part retrouver Néron et la fête qu'on a organisée. / Agrippine envoie Britannicus que Junie retenait encore. / Devant une Junie craintive pour l'avenir, Agrippine se vante d'avoir tout arrangé. / Burrhus annonce que Néron a fait tuer Britannicus. Junie quitte les lieux. / Burrhus décrit la scène de l'empoisonnement et désespère de la situation politique. / Agrippine accuse Néron du meurtre. Aux explications de Néron, Agrippine répond en lui prédisant un avenir difficile. / Agrippine annonce la fin de son pouvoir et de celui de Burrhus. Burrhus, découragé, juge que Néron est méchant jusqu'au fond du cœur. / Albine annonce que Junie s'est retirée chez les vestales, que Narcisse est assassiné et Néron désespéré. Burrhus et Agrippine courent auprès de Néron.

Quelques remarques.

Les statistiques que livre le site Théâtre classique français sont moins saisissantes que dans les pièces précédentes. Par exemple, il n'y a aucun personnage qui se trouve dans tous les actes de la pièce. Mais il est clair que Néron est plus important (mathématiquement) que Britannicus. Néron a droit à 70 répliques, alors que Britannicus en a 44, Agrippine 41 et Junie 40.

*Britannicus* pourrait s'appeler *Néron*. Mais quant aux caractères, Agrippine domine les autres. Agrippine a droit à 21 000 caractères, alors que Néron en a 16 000, Britannicus et Junie. Mais quand on additionne les répliques et caractères des méchants (Néron, Agrippine et Narcisse : 152 répliques et 46 000 caractères) et celles des bons (Britannicus, Junie et Burrhus : 116 répliques et 32 000 caractères), le contraste est de nouveau saisissant. La pièce est au sujet des méchants et de roués qui gagnent sur toute la ligne contre des bons qui sont innocents, dans un sens ou dans l'autre. Certes, les méchants sont punis aussi puisque Néron perd Narcisse et assassinera sa mère, mais c'est une bien mince consolation pour les gens qui veulent croire que les humains sont bons et que la vie est en gros juste.

On doit signaler aussi qu'Agrippine et Albine n'apparaissent pas dans l'acte deux, alors que Néron y agit, après avoir été absent du premier acte. De plus, Britannicus et Junie disparaissent de l'acte quatre, qui offre l'affrontement entre Agrippine et son fils. Enfin, Néron parle beaucoup dans les actes deux à quatre, mais il est presque silencieux à l'acte cinq et absent de l'acte un.

Que dire de l'emploi des mots yeux (72 fois), œil (2 fois) et regard (20 fois) ? Les yeux sont les organes de l'amour (et des larmes), mais aussi de la surveillance et de la violence. Et le mot *regard* n'est pas moins important. En tout cas, on ne peut pas ne pas saisir l'importance et l'ambiguïté de ces mots. En un sens, la surveillance et la violence sont des réponses à la tendresse et aux larmes (7 fois). Mais alors il y a un fond de sadisme dans cette pièce. J'y reviendrai.

La chose la plus évidente est qu'il n'est pas question de Dieu et de la Bible, et quand on parle du Ciel, c'est celui

qui est habité par des dieux païens ou, pis encore, par le Destin. Donc, sauf exception, il est question de l'être humain pour ainsi dire tout seul, et à travers les exemples de Néron et de ceux qui l'entourent, ceux qui tentent de l'influencer (Agrippine, Burrhus et Narcisse), ceux qui lui font compétition (Britannicus) et ceux qu'ils désirent (Junie). Pour le dire autrement, Néron veut avoir du pouvoir sur quelqu'un, Junie, et il veut échapper à l'influence de sa mère et de celle de Burrhus ; l'un ne va pas sans l'autre, l'un passe par l'autre. Il ne pense qu'à lui et à ses besoins, besoin de se défaire d'une femme et d'en acquérir une autre. D'ailleurs, son bras droit s'appelle Narcisse. Un narcissiste est un homme qui est préoccupé de soi. Néron a un narcissiste pour serviteur non pas parce que le serviteur s'occupe de lui-même, mais parce que ce serviteur s'occupe des besoins de son maître, soit les stimule, les défend et leur donne le moyen de se réaliser. Il faut noter les mots comme *maître*, *pouvoir*, *puissance* et d'autres du même genre sont partout dans la pièce. Or il est remarquable que ces mots traitent d'abord et avant tout de réalités psychologiques et de la vie privée plutôt que des réalités politiques et de la vie publique.

L'acte principal me semble être l'acte IV. Mais pour mieux le comprendre, il faut le situer et donc faire un résumé de chaque acte. On découvre alors que la pièce n'est pas au sujet de Britannicus, mais au sujet de Néron, de la naissance de Néron, le tyran, mais aussi de la libération par rapport à sa mère, entre autres.

À mon sens donc, le moment crucial de la pièce, le point de bascule, n'a pas lieu dans l'acte trois, et donc au centre du récit, mais dans l'acte quatre. En voici une analyse détaillée, alors que dans trois scènes successives, Néron dialogue avec trois personnes, les trois personnes qui *l'influencent* ou qui prétendent le

modeler à leur manière. La troisième prétend le libérer de l'influence de deux premières.

Scène deuxième : Agrippine et Néron.

Agrippine a tout fait pour lui. (1119, 1159-1166, 1193-1196).

Néron proteste qu'il ne voulait pas se défaire d'elle. (1223-1226).

Il répond qu'elle règne à travers lui. (1127-1235).

Il répond qu'elle organise un complot contre lui. (1249-1253).

Agrippine se plaint d'être abandonnée et demande la mort. (1275-1286).

Néron cède, du moins en apparence.

En somme, c'est une lutte de pouvoir personnel sur fond politique, et donc c'est une lutte de pouvoir psychologique ou entre une mère et son fils.

Scène troisième : Burrhus et Néron.

Néron avoue ce qu'il veut faire, soit se défaire de sa mère. (1313-1316).

Il explique pourquoi il résiste à sa mère. (1324).

Burrhus incite Néron à la vertu (ce qui n'est pas, parce que pour Burrhus, être vertu, être un bon prince, ce n'est pas céder à sa mère). (1340-1346).

Il demande lui aussi la mort. (1377-1380).

C'est encore une fois une lutte de pouvoir psychologique encore une fois, au moins pour autant que Burrhus est le partisan de la vertu ou son père par adoption.

Scène quatrième : Narcisse et Néron.

Narcisse donne un premier argument pour ramener Néron à sa décision initiale : Britannicus voudra se venger. (1401-1403).

Deuxième argument : il faudra abandonner Junie (1410-1411).

Troisième argument : Agrippine a repris le contrôle de son fils (1414-1422).

Première réponse aux objections de Burrhus : Néron doit contrôler ce qu'on dira (1432-1435).

Deuxième réponse aux objections de Burrhus : Burrhus aussi est un homme qui cherche le pouvoir (1461-1470). Néron change d'idée : il fera à sa tête ou selon ce que lui suggère Narcisse qui lui parle de ses désirs.

Pour continuer sur cette question, je signale ce qui suit en ce qui a trait à la manière de s'adresser aux trois *influenceurs*. Néron s'adresse toujours à Burrhus avec respect soit en le vouvoyant, et Burrhus en fait autant. Mais dans l'acte cinq, il y a une transformation du ton d'Agrippine envers son fils l'empereur. Cela se voit, plutôt cela s'entend à partir d'un détail, mais un détail significatif, qui est une beauté de la langue française et qui est utilisé par un grand nombre d'auteurs. Pour la première fois, Agrippine tutoie son fils qui continue de la vouvoyer : en passant d'une façon d'adresser son fils à l'autre, Agrippine donne voix à la vérité de leur relation ou, pour le dire autrement, elle cesse de lui parler en tant qu'empereur pour le penser et le dire comme un enfant désobéissant. Pour sa part, pourrait-on dire, Néron continue de cacher le fond de son âme, ou montre encore du respect (ou de la peur) envers sa mère.

Il y a au moins un autre passage du tutoiement au vouvoiement, puis du vouvoiement au tutoiement, qui est intrigant. À la fin, il vouvoie Narcisse, comme à la dernière scène de l'acte quatre, et donc pour la seconde fois après l'avoir tutoyé durant toute la pièce. Le tutoiement est pour ainsi dire normal, car Narcisse n'est pas Burrhus ou Agrippine (que Néron vouvoie). Mais alors pourquoi se met-il à le vouvoyer et précisément au moment où Narcisse remplace ses anciens tuteurs ? Malgré tout, je note que, dans le dernier vers de l'acte et

de la scène quatrième, soudain, Néron reprend le tutoiement de son autre lui-même.

Dans la première scène de l'acte un, Agrippine s'inquiète de ce qui se passe et surtout de l'attitude et d'abord des actions de son fils. « Ai-je mis dans sa main le timon de l'État / Pour le conduire au gré du peuple et du sénat ? / Ah ! que de la patrie il soit, s'il veut, le père ; / Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère. / De quel nom cependant pouvons-nous appeler / L'attentat que le jour vient de nous révéler ? / Il sait, car leur amour ne peut être ignorée, / Que de Britannicus Junie est adorée : / Et ce même Néron, que la vertu conduit, / Fait enlever Junie au milieu de la nuit ! / Que veut-il ? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire ? / Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ; / Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité / Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ? » On le devine entre autres au fait que la révolte de son fils porte sur une question domestique, soit le mariage de Britannicus et de Junie. Certes, le politique se mêle à cette question de famille, mais on voit bien que c'est son influence sur son fils qui est l'enjeu de sa pensée. Il est presque comique d'entendre la mère dire qu'elle veille pendant que son fils dort, alors qu'elle découvre qu'il consultait Burrhus. Pour Agrippine, Burrhus (et Sénèque) détache son fils d'elle. Elle s'inquiète de leur influence donc. Encore une fois, on peut croire que c'est une question politique, et certes, il est beaucoup question du pouvoir. Mais on devine tout de suite que c'est la mère qui est troublée bien plus que la femme politique. Et il me semble crucial de noter que Burrhus sort de la chambre à coucher de Néron : on n'est jamais au Sénat, on n'est jamais devant un roi ou devant un auditoire politique, on est dans les appartements privés.

Dans la suivante, Burrhus affiche sa morale et sa moralité : il ne ment pas. « (Burrhus) Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur. / (Agrippine) Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur ? / Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ? / Ai-je donc élevé si haut votre fortune / Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ? / Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi ? / Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire / À qui m'effacera plus tôt de sa mémoire ? / Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat, / Pour être, sous son nom, les maîtres de l'État ? / Certes, plus je médite, et moins je me figure / Que vous m'osiez compter pour votre créature, / Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition / Dans les honneurs obscurs de quelque légion ; / Et moi qui sur le trône ai suivi mes ancêtres, / Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres ! / Que prétendez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix / Ait fait un empereur pour m'en imposer trois ? / Néron n'est plus enfant : n'est-il pas temps qu'il règne. ? / Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne ? / Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ? / Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux ? » Burrhus parle de lui-même à la troisième personne, comme pour affirmer l'objectivité et la justice de son rôle. Mais Agrippine n'en croit pas un mot. (Et il me semble qu'elle a en bonne partie raison : Burrhus ne ment peut-être pas, mais il se tait de façon rusée, ce qui est au fond la même chose. Par ailleurs, quand Agrippine dit qu'elle a fait Néron et en même temps qu'elle l'a fait empereur, elle mêle deux niveaux qui dans sa tête et dans son cœur ne font qu'un. Et quand elle décrit ce que font Burrhus et Sénèque, elle décrit ce qu'elle faisait et ce qu'elle veut faire de nouveau. Et donc dans les mots *enfant* et *craigne*, on trouve le fond de l'inquiétude d'Agrippine : elle est fille, femme, sœur et mère de divers hommes politiques, et elle sait bien que son pouvoir *politique* a comme socle un pouvoir personnel ou privé. De plus, elle

pense que ce pouvoir est violent ; cette mère, ou cette maman sévère, veut que son fils la craigne (ou la respecte), et non qu'il craigne (ou respecte) Burrhus et Sénèque. En un sens, toute la pièce tourne sur le fait que Néron est sur le point de se défaire des deux qui s'affrontent ici. À la fin de la pièce, on peut croire que les deux sont réconciliés devant un Néron qui perd ses moyens. Mais l'histoire, que tous connaissent, et le mouvement même de la pièce obligent à rejeter cette idée trop optimiste.

L'argument de Burrhus est celui d'un philosophe ou d'un honnête homme : il veut aider Néron à devenir lui-même pour qu'il soit vertueux. « Toujours humble, toujours le timide Néron / N'ose-t-il être Auguste et César que de nom ? / Vous le dirai-je enfin ? Rome le justifie. / Rome, à trois affranchis si longtemps asservie, / À peine respirant du joug qu'elle a porté, / Du règne de Néron compte sa liberté. / Que dis-je ? la vertu semble même renaître. / Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître. / Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats ; / César nomme les chefs sur la foi des soldats ; / Thraséas au Sénat, Corbulon dans l'armée, / Sont encore innocents, malgré leur renommée ; / Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs, / Ne sont plus habités que par leurs délateurs. / Qu'importe que César continue à nous croire, / Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ; / Pourvu que dans le cours d'un règne florissant / Rome soit toujours libre, et César tout-puissant ? / Mais, madame, Néron suffit pour se conduire. / J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire. » Il prétend qu'il n'y est pour rien, qu'il ne fait qu'obéir, ce qui est un mensonge, et la véracité dont se vante le conseiller s'accommode de ce mensonge. En un sens, la pièce tourne sur l'idée de la responsabilité de Néron : quand il se sépare de sa mère, quand il se sépare

de Burrhus, quand il écoute Narcisse, est-il indépendant ou libre ?

Agrippine voit tout de suite que le geste agressif envers Junie est un acte problématique. Burrhus peut-il croire qu'il n'y a pas là quelque chose qui cloche ? Si oui, il est un innocent, et Agrippine est clairvoyante ; sinon, il ment encore une fois. En tout cas, Burrhus prétend qu'il y a là acte de justice et de prudence politique, alors qu'Agrippine subodore autre chose, soit une rébellion contre sa mère et une intention égoïste (et sexuelle). Et au fond, c'est elle qui a raison, et Burrhus se trompe ou tente de la tromper.

Dans la suivante, la tirade de Britannicus le place tout de suite parmi les faibles et les timides, soit avec Junie : il ne veut rien savoir du pouvoir ; il vit pour l'amour. En tout cas, Agrippine ne lui dit pas tout, et surtout elle ne lui dit pas qu'elle craint pour son propre pouvoir et donc que ses promesses peuvent être vides.

Dans la dernière scène de l'acte un, Britannicus confirme la première impression qu'il a donnée : il est un homme privé ; il n'est pas habile dans les choses politiques et d'ailleurs ne veut pas l'être. « Ah, Narcisse ! tu sais si de la servitude / Je prétends faire encore une longue habitude ; / Tu sais si pour jamais, de ma chute étonné, / Je renonce à l'empire où j'étais destiné. / Mais je suis seul encor : les amis de mon père / Sont autant d'inconnus que glace ma misère, / Et ma jeunesse même écarte loin de moi / Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi. / Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience / M'a donné de mon sort la triste connaissance, / Que vois-je autour de moi, que des amis vendus / Qui sont de tous mes pas les témoins assidus, / Qui, choisis par Néron pour ce commerce infâme, / Trafiquent avec lui des secrets de mon âme ? / Quoi qu'il

en soit, Narcisse, on me vend tous les jours : / Il prévoit mes desseins, il entend mes discours : / Comme toi, dans mon cœur il sait ce qui se passe. / Que t'en semble, Narcisse? (Narcisse) Ah! quelle âme assez basse... / C'est à vous de choisir des confidents discrets, / Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.» La réplique de Narcisse est magnifique : au plus tard, au début de l'acte deux, le spectateur sait que Britannicus est un innocent et que Narcisse est un salaud. Mais il me semble que les mots de Britannicus, avant et après la réplique de Narcisse, invitent déjà le spectateur (et le lecteur) à entendre l'ironie terrible de son confident. Et à la fin, il envoie Narcisse auprès de Néron.

Dans la première scène de l'acte deux, on entend Néron parler comme un homme de pouvoir : il donne des ordres et il les justifie, du moins envers celui qui doit les appliquer.

Dans la suivante, le spectateur (et le lecteur) apprend qu'il y a un dessous à ce personnage politique. « Que présage à mes yeux cette tristesse obscure, / Et ces sombres regards errants à l'aventure ? / Tout vous rit : la fortune obéit à vos vœux. / (Néron) Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux. / (Narcisse) Vous! (Néron) Depuis un moment, mais pour toute ma vie. / J'aime, que dis-je, aimer? j'idolâtre Junie. / (Narcisse) Vous l'aimez! (Néron) Excité d'un désir curieux, / Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux, / Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes, / Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes ; / Belle sans ornement, dans le simple appareil / D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil. / Que veux-tu ? Je ne sais si cette négligence, / Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence, / Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs, / Relevaient de ses yeux les timides douceurs. / Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue, / J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est

perdue : / Immobile, saisi d'un long étonnement, / Je l'ai laissé passer dans son appartement. / J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire, / De son image en vain j'ai voulu me distraire. / Trop présente à mes yeux je croyais lui parler ; / J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.» D'abord on voit bien qu'il ne s'agit plus de choses politiques, mais d'amour, et de passion d'un homme pour une femme. Mais et c'est là que la description glace : la passion pour Junie est fondée dans sa faiblesse, de ses larmes. Et tout de suite, on se dit que pour Néron, Junie est l'anti-Agrippine ; elle est une femme sans moyen, une femme qu'il peut dominer, une femme qu'il fait souffrir et donc qu'il doit aimer. D'ailleurs si la référence à sa mère était mise en doute, on n'aurait qu'à remarquer ce qu'il dit après : la scène qui révèle son amour pour Junie est celle qui confirme, ce que sa mère sentait, qu'il veut se libérer de sa mère. Néron est attiré par la souffrance et la faiblesse de Junie. On pourrait dire que dans cette pièce l'amour est causé par la faiblesse, et donc par l'impossibilité de nuire ou encore mieux le plaisir de dominer. Agrippine aime Néron faible, sans parler de Britannicus.

Peut-on croire que Narcisse ne savait rien de l'amour de Néron pour Junie ? Est-il vraiment surpris d'apprendre que Néron l'aime ? En tout cas, il est remarquable qu'il détourne le discours de Néron des choses politiques de la première scène à celle des choses privées. Est-ce un hasard si on parle des yeux de Néron et de ceux de Junie ? Est-ce un hasard si la description de fait Néron se passe la nuit, dans les appartements privés, et qu'il insiste sur le fait que Junie pleure en petite tenue ? Pas besoin d'être de l'ère de MeToo pour saisir qu'il s'agit d'un viol ou du moins d'une violence sexuelle. Et pas besoin de saisir que pour Néron l'amour de Junie est interdit par sa mère, « l'implacable Agrippine », bien plus que par les forces politiques. Et tout est dit à la fin, à ce

Narcisse, qui est la conscience de Néron, ou le miroir dans lequel Néron prend conscience de ce qu'il est, c'est-à-dire de ce qu'il désire. « Éloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace, / J'écoute vos conseils, j'ose les approuver ; / Je m'excite contre elle, et tâche à la braver ; / Mais, je t'expose ici mon âme toute nue, / Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue, / Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir / De ces yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir ; / Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle / Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle ; / Mais enfin mes efforts ne me servent de rien : / Mon génie étonné tremble devant le sien. / Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance, / Que je la fuis partout, que même je l'offense, / Et que, de temps en temps, j'irrite ses ennuis, / Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis. » Pour Néron, devenir qui il est (n'est-ce pas l'action principale de la pièce ?) exige qu'il affronte sa mère et qu'il devienne plus fort qu'elle, soit qu'elle cesse d'être la mère dominatrice.

J'ajoute qu'il est presque comique de voir Narcisse tour à tour entendre les plaintes de Néron dominé par sa mère et celles de Britannicus dominé par Néron.

Dans la suivante, la conversation entre Néron et Junie est merveilleuse : dès le début, on sent qu'elle a peur, mais qu'elle résiste et qu'elle se cache du mieux qu'elle le peut du désir et de la colère de Néron. Mais à la fin, tout éclate : d'abord, elle avoue qu'elle aime Britannicus (parce qu'il est faible, elle le dit bien) et donc parce qu'il n'est pas Néron. « (Néron) Mais je garde à ce prince un traitement plus doux : / Madame, il va bientôt paraître devant vous. / (Junie) Ah, seigneur ! vos vertus m'ont toujours rassurée. / (Néron) Je pouvais de ces lieux lui défendre l'entrée ; / Mais, madame, je veux prévenir le danger / Où son ressentiment le pourrait engager. / Je ne veux point le perdre : il vaut mieux que lui-même /

Entende son arrêt de la bouche qu'il aime. / Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous / Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux. / De son bannissement prenez sur vous l'offense ; / Et, soit par vos discours, soit par votre silence, / Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir / Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir. / (Junie) Moi ! que je lui prononce un arrêt si sévère ! / Ma bouche mille fois lui jura le contraire. / Quand même jusque-là je pourrais me trahir / Mes yeux lui défendront, seigneur, de m'obéir. / (Néron) Caché près de ces lieux, je vous verrai, madame. / Renfermez votre amour dans le fond de votre âme : / Vous n'aurez point pour moi de langages secrets, / J'entendrai des regards que vous croirez muets... » Néron veut et il aura ce qu'il veut. Mais il faut voir qu'il parle de la surveiller pour voir si ses yeux parlent d'amour. Il y a là une cruauté terrible et du sadisme, mais il y a aussi le jeu entre les yeux qui surveillent et les yeux qui disent l'amour. La seule chose qui dépasse cette scène, c'est l'affrontement de l'acte quatre.

Dans la suivante, Narcisse, le traître, introduit son maître dans le piège. Néron rappelle à Junie qu'elle sera surveillée.

Dans la suivante, Junie se confie au traître Narcisse. Les deux scènes sont magnifiques et s'enchâssent parfaitement l'une dans l'autre. Et la disparition de Narcisse qui court chercher Néron est une action (soulignée par une réplique) qui dit aux yeux à quel point il y est roué.

Dans la suivante, Britannicus dit à Junie les angoisses qu'il a senties. Il l'appelle « ma princesse », et du coup, il la traite en femme qui est princesse et maîtresse d'un monde non politique. Face à la froideur de Junie, Britannicus parle de la dimension politique de leur

amour. « Ce discours me surprend, il le faut avouer : / Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer. / Quoi ! pour vous confier la douleur qui m'accable, / À peine je dérobe un moment favorable ; / Et ce moment si cher, madame, est consumé / À louer l'ennemi dont je suis opprimé ! / Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire ? / Quoi ! même vos regards ont appris à se taire ? / Que vois-je ? Vous craignez de rencontrer mes yeux ! / Néron vous plairait-il ? Vous serais-je odieux ? / Oh ! si je le croyais... Au nom des dieux, madame, / Éclaircissez le trouble où vous jetez mon âme. / Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir ? / (Junie) Retirez-vous, seigneur ; l'empereur va venir. » Mais comme on le voit, il retombe tout de suite dans une plainte bien personnelle ; il n'est plus quelqu'un que Rome reconnaît ou qui a l'appui d'Agrippine ; il est le rival de Néron et il croit que Junie pourrait aimer son rival, non pas politique, mais amoureux.

Dans cette scène, on fait allusion aux yeux qui parlent, ce qui est un lieu commun de la poésie de cette époque, et surtout un trope usé de sa dramaturgie. En tout cas, comme pour les autres poètes, les yeux sont pour Racine les organes de l'amour : on tombe amoureux par les yeux, en voyant les yeux de l'autre ; on parle d'amour par-delà les mots par les yeux. (Voir aussi V 1). Mais, je note que dans cette scène, Junie essaie de parler par les yeux, mais que Britannicus est incapable de les *entendre* ; pendant ce temps, les yeux de Néron lui permettent de dominer la scène. On s'imagine comment il devait trouver Junie encore plus belle dans son impuissance et sa soumission.

Dans la suivante, Junie se dérobe : elle pleure encore et à cause de Néron, ce qui ne peut que déclencher chez le jeune homme une autre poussée amoureuse, puisque ce sont ses pleurs qui l'ont d'abord séduit.

Dans la dernière scène de l'acte deux, Néron se révèle être un monstre, un sadique. « Eh bien ! de leur amour tu vois la violence, / Narcisse : elle a paru jusque dans son silence ! / Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer ; / Mais je mettrai ma joie à le désespérer. / Je me fais de sa peine une image charmante ; / Et je l'ai vu douter du cœur de son amante. / Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater : / Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter ; Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore, / Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore. » Il faut bien voir que son sadisme n'est pas politique : c'est le rival de Britannicus, son rival pour le cœur de Junie, qui parle. Mais cet amoureux aime faire souffrir, ou l'imaginer, ou voir les larmes de la femme qu'il aime, et qu'il aime encore plus parce qu'elle pleure justement. Or il parle à Narcisse, son autre soi-même. Ils sont semblables et pourtant différents. Il faut comprendre, me semble-t-il, que le serviteur est un peu plus rationnel que son maître : il veut le pouvoir, et il est prêt à faire souffrir pour régner en satisfaisant Néron.

Dans la première scène de l'acte trois, Burrhus dit ce qu'il croit vrai au sujet d'Agrippine (donc il lui mentait avant), soit qu'elle règne à travers Néron et qu'elle est dangereuse. Il en profite pour lui suggérer de laisser tomber sa passion pour Junie. (Il doit donc la connaître depuis un bout, à moins que Néron ne vienne de la lui avouer, ce qui me semble peu probable, puisque le jeune homme devait savoir ce qu'il entendrait suit à un aveu semblable.) « Mais si dans son devoir votre cœur affermi / Voulait ne point s'entendre avec son ennemi ; / Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire ; / Si vous daigniez, seigneur, rappeler la mémoire / Des vertus d'Octavie indignes de ce prix, / Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris ; / Surtout si, de Junie évitant la présence, / Vous condamnerez vos yeux à quelques

jours d'absence ; / Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer, / On n'aime point, seigneur, si l'on ne veut aimer. / (Néron) Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les alarmes / Il faudra soutenir la gloire de nos armes, / Ou lorsque, plus tranquille, assis dans le sénat, / Il faudra décider du destin de l'État ; / Je m'en reposerai sur votre expérience. / Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science... » En bon stoïcien, Burrhus suggère des moyens moraux pour soumettre la passion à la raison. Et Néron dit non, et du coup refuse le monde de la raison, et donc en partie au moins la suprématie du politique. Il parle en jeune homme qui méprise la froideur du vieux qu'est Burrhus, qui parle de devoir, de gloire et de mémoire, soit du monde politique. Ou encore : Burrhus sait que Néron aime Junie, ce qu'il semble avoir caché à Agrippine. Il voudrait que Néron se contrôle pour des raisons politiques et morales. La réponse de Néron est simple ; la vie amoureuse est distincte de la vie politique et morale. Cela revient à dire : la vie dans son ensemble, et en tout cas la vie dans ce qu'elle a d'intéressant, ne peut pas être soumise au contrôle de la raison. Pour le dire autrement, la prudence rationnelle qui évalue avant qu'on agisse, la raison instrumentale est débordée par la passion, et cela est de tout temps et partout dans les choses humaines, que ce soit la politique (mais Racine n'en parle pas autant que Corneille, parce qu'il ne la prend pas autant au sérieux) ou dans la vie amoureuse.

Dans la suivante, dans un monologue, Burrhus s'avoue que ce qu'il devinait se révèle au grand jour. Il ne peut se tourner vers Sénèque, qui est absent, et il voit venir Agrippine. Il décide donc de tenter de l'employer à ce qu'il croit le bien, malgré tout le mal qu'il a dit d'elle.

Dans la suivante, à l'ironie d'Agrippine qui l'accuse de ne pas avoir vu venir, Burrhus répond que Néron agit

bien en partie et surtout que la colère d'Agrippine n'est pas de bon conseil. Il prétend même qu'il n'a fait aucun mal. Suis-je trop exigeant quand je trouve qu'il n'est pas tout à fait franc avec Agrippine et aussi qu'il n'est pas aussi juste qu'il le prétend ? En tout cas, à la fin de la scène, il doit lui être clair qu'il ne peut pas s'allier avec Agrippine ; il ne lui rester qu'à retourner auprès de Néron et à tenter d'en redresser les décisions.

Dans la suivante, Agrippine répond à Albine en révélant le fond de son cœur. « Quoi ! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale, / Albine ? C'est à moi qu'on donne une rivale. / Bientôt, si je ne romps ce funeste lien, / Ma place est occupée, et je ne suis plus rien. / Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée, / Inutile à la cour, en était ignorée : / Les grâces, les honneurs, par moi seule versés, / M'attiraient des mortels les vœux intéressés. / Une autre de César a surpris la tendresse : / Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse ; / Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars, / Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards. / Que dis-je ? l'on m'évite, et déjà délaissée... / Ah ! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée. / Quand je devrais du ciel hâter l'arrêt fatal, / Néron, l'ingrat Néron... Mais voici son rival. » On pourrait dire que la colère d'Agrippine est presque celle d'une amante. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne pense pas du tout au bien de la cité, et encore moins à la droiture : elle veut le pouvoir sur son fils, et sans le dire, ou avant de pouvoir le dire, elle laisse entendre qu'elle veut éliminer Néron pour le remplacer par Britannicus qu'elle imagine pouvoir mieux contrôler. Il faut qu'elle pense qu'il faut assassiner son fils.

Dans la suivante, Britannicus a donc eu des contacts avec les hommes politiques les plus importants. Mais on voit bien qu'il ne parle que du respect de sa sœur et de la jalousie qu'il lui est venu en apprenant (de Narcisse)

que Junie aime Néron. Agrippine répète à Britannicus et donc devant Narcisse qu'elle est prête à dénoncer Néron devant l'armée romaine (et non le Sénat) et à offrir le pouvoir à Britannicus en utilisant le pouvoir, surtout militaire.

Dans la suivante, Britannicus se confie à Narcisse et désire revoir Junie, malgré tout le mal qu'il a dit d'elle. (Narcisse) Après tous mes discours, vous la croyez fidèle ? / (Britannicus) Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle, / Digne de mon courroux ; mais je sens, malgré moi / Que je ne le crois pas autant que je le doi. / Dans ses égarements, mon cœur opiniâtre / Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre. / Je voudrais vaincre enfin mon incrédulité ; / Je la voudrais haïr avec tranquillité. / Eh ! qui croira qu'un cœur si grand en apparence, / D'une infidèle cour ennemi dès l'enfance, / Renonce à tant de gloire, et, dès le premier jour, / Trame une perfidie inouïe à la cour ? / (Narcisse) Eh ! qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite, / N'a point de l'empereur médité la défaite ? / Trop sûre que ses yeux ne pouvaient se cacher, / Peut-être elle fuyait pour se faire chercher, / Pour exciter Néron par la gloire pénible / De vaincre une fierté jusqu'alors invincible. (Britannicus) Je ne la puis donc voir ? (Narcisse) Seigneur, en ce moment / Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.» Les mots de Britannicus sont merveilleux : il aime malgré lui ; il croit Narcisse, mais son cœur agit contre ce qu'il a décidé de faire. À mon sens, on est là dans l'essentiel de l'anthropologie de Racine. En revanche, et là je retrouve les menteurs habiles de Corneille, les mots de Narcisse montrent comment il va de la suggestion d'une autre motivation chez la jeune femme à l'affirmation pure et simple qu'elle se donne à Néron.

Dans la suivante, les mots de Junie, qui cache son amour de Britannicus pour le protéger, mais qui souffre de le faire souffrir, sont magnifiques. Mais la réaction de Britannicus montre encore une fois qu'il n'est pas bien habile : Néron le surprend aux pieds de son amante ; Junie est plus habile que lui, faut-il conclure. Je note que Junie ne pense pas que Néron est l'empereur : il est le rival de Britannicus. Avec elle, on n'est jamais dans le monde du pouvoir.

Dans la suivante, Néron et Britannicus s'affrontent.  
« (Britannicus) Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez / N'a rien dont mes regards doivent être étonnés. / (Néron) Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse / Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse ? / (Britannicus) Ils ne nous ont pas vu l'un et l'autre élever, / Moi pour vous obéir, et vous pour me braver ; / Et ne s'attendaient pas, lorsqu'ils nous virent naître, / Qu'un jour Domitius me dût parler en maître. / (Néron) Ainsi par le destin nos vœux sont traversés ; / J'obéissais alors, et vous obéissez. / Si vous n'avez appris à vous laisser conduire / Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire. / (Britannicus) Et qui m'en instruira ? (Néron) Tout l'empire à la fois / Rome. / (Britannicus) Rome met-elle au nombre de vos droits / Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force, / Les emprisonnements, le rapt et le divorce ? / (Néron) Rome ne porte point ses regards curieux / Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux. / Imitiez son respect. (Britannicus) On sait ce qu'elle en pense. / (Néron) Elle se tait du moins : imitez son silence. / (Britannicus) Ainsi Néron commence à ne se plus forcer. / (Néron) Néron de vos discours commence à se lasser. / (Britannicus) Chacun devait bénir le bonheur de son règne. / (Néron) Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne. » D'abord, comme on le voit, il est question de pouvoir politique, et ce sont deux rivaux politiques qui se parlent. Mais la suite de

leur affrontement ne porte que sur Junie et la maîtrise de son cœur. Il me semble que le mouvement du texte fait sentir que la vérité se trouve dans la seconde partie. En tout cas, la solution qu'offre Junie est de se retirer.

Dans la dernière scène de l'acte trois, Néron passe directement de la colère contre Junie et Britannicus à la colère contre sa mère. Mais au fond, pour lui, c'est tout un : sa mère est son ennemi premier, son adversaire fondamental. Et Burrhus, son autre éducateur, est menacé tout de suite.

Dans la première scène de l'acte quatre, Burrhus suggère la douceur à Agrippine. Mais il le fait mal, à mon sens : il lui dit qu'elle est sans pouvoir. Or c'est exactement ce qu'Agrippine craint plus que tout. Par ailleurs, j'ai de la difficulté à voir de la sincérité dans ce que Burrhus dit à la mère de Néron. Certes, il ne veut pas irriter Néron encore plus. Mais il ne peut pas ne pas désirer que cette femme, une mauvaise influence au fond, cesse d'agir.

Dans la suivante, le discours d'Agrippine est un chef-d'œuvre de remarques politiques bien exposées. C'est digne des meilleures expositions qu'on trouve dans le théâtre si politique de Corneille. Mais il me semble qu'on voit que tout est au service d'une passion privée : Agrippine veut soumettre son fils. Dès la première phrase (« Approchez-vous, Néron, et prenez votre place. »), la chose est claire. Certes, Néron lui répond et répond bien, en signalant que tous les actes politiques qu'Agrippine a posés, et qu'elle vient de rappeler, étaient faits au fond pour garder le pouvoir politique. Elle prétend que c'est faux et même ridicule. « Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours ; / Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours. / Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses / N'ont arraché de vous que

de feintes caresses. / Rien ne vous a pu vaincre ; et votre dureté / Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté. / Que je suis malheureuse ! et par quelle infortune / Faut-il que tous mes soins me rendent importune ! / Je n'ai qu'un fils. Ô ciel ! qui m'entends aujourd'hui, / T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ? / Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue ; / J'ai vaincu ses mépris ; j'ai détourné ma vue / Des malheurs qui dès lors me furent annoncés ; / J'ai fait ce que j'ai pu ; vous régnez, c'est assez. / Avec ma liberté, que vous m'avez ravie, / Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie, / Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité / Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté. » Il me semble que cette dernière partie de sa réponse est la clé de tout. C'est à la suite de ce qu'elle dit ici, alors qu'elle parle en mère, c'est alors qu'il cède, ou plutôt c'est alors qu'il feint de céder. En tout cas, quand elle reprend le pouvoir, elle montre que c'est bel et bien elle qui mène et que c'est cela qu'elle veut.

Dans la suivante, il me semble clair que Burrhus se protège en disant qu'il n'en a jamais voulu à Agrippine et qu'il se réjouit tout à fait de ce que Néron se réconcilie avec sa mère. Par ailleurs, son discours en faveur d'un Néron vertueux est sincère, me semble-t-il. Et il est admirable, et digne d'une pièce de Corneille. « Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience / Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence ? / Songez-vous au bonheur qui les a signalés ? / Dans quel repos, ô ciel ! les avez-vous coulés ! / Quel plaisir de penser et de dire en vous-même : / “ Partout en ce moment on me bénit, on m'aime ; / “ On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer ; / “ Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer ; / “ Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage ; / “ Je vois voler partout les cœurs à mon passage ! ” / Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux ! / Le sang le plus abject vous était précieux : /

Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable / Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable ; / Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité ; / Votre cœur s'accusait de trop de cruauté ; / Et plaignant les malheurs attachés à l'empire, / "Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire." / Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur / Ma mort m'épargnera la vue et la douleur ; / On ne me verra point survivre à votre gloire. » Et il finit avec la menace de se suicider. Au fond, on a droit à l'affrontement entre la mère qui joue avec ses sentiments et le père adoptif qui en fait autant. Mais la suite, le renversement immédiat qu'opère Narcisse, la victoire prompte du désir de Néron qui veut protéger sa gloire, mais surtout son amour, sa sûreté et sa vie, l'action finale de la pièce, le choix de Néron montre que les discours rationnels et surtout ceux qui parlent de vertu ne sont pas puissants.

Dans la dernière scène de l'acte quatre, le discours de Burrhus n'a pas longtemps son effet. Et Narcisse trouve tout de suite le point faible de Néron. « (Narcisse) Agrippine, seigneur, se l'était bien promis : / Elle a repris sur vous son souverain empire. / (Néron) Quoi donc ? qu'a-t-elle dit ? et que voulez-vous dire ? / (Narcisse) Elle s'en est vantée assez publiquement. / (Néron) De quoi ? (Narcisse) Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment ; / Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste, / On verrait succéder un silence modeste ; / Que vous-même à la paix souscrieriez le premier : / Heureux que sa bonté daignât tout oublier ! / (Néron) Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse ? / Je n'ai que trop de pente à punir son audace ; / Et, si je m'en croyais, ce triomphe indiscret / Serait bientôt suivi d'un éternel regret. » Je note que Narcisse parle de l'empire, et même l'empire souverain, d'Agrippine sur Néron. D'abord, Néron se plaint ; il ne se croit pas assez fort pour vaincre ses *éducateurs*. La réponse de Narcisse est claire : ce sont les

désirs de l'individu Néron qui doivent décider de tout ; le bien de la cité, le respect de sa mère, le devoir moral, ces choses ne comptent pas autant. Et surtout peut-être, il prétend non seulement qu'Agrippine le méprise, mais encore que Sénèque et Burrhus aussi se moquent de lui entre eux.

Dans la première scène de l'acte cinq, la conversation entre Britannicus et Junie est troublée, parce que le jeune homme est heureux de son bonheur amoureux. « Il éteint cet amour source de tant de haine ; / Il vous fait de mon sort arbitre souveraine. / Pour moi, quoique banni du rang de mes aïeux, / Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux, / Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire / Il semble me céder la gloire de vous plaire, / Mon cœur, je l'avoûrai, lui pardonne en secret, / Et lui laisse le reste avec moins de regret. / Quoi ! je ne serai plus séparé de vos charmes ! / Quoi ! même en ce moment, je puis voir sans alarmes / Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur, / Qui m'ont sacrifié l'empire et l'empereur ! » À cela, Junie répond qu'elle craint qu'on ruse avec eux. Elle prétend que la ruse appartient au monde politique. « Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre : / Sur des pas différents vous marchez l'un et l'autre. / Je ne connais Néron et la cour que d'un jour ; / Mais, si j'ose le dire, hélas ! dans cette cour / Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense ! / Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence ! / Avec combien de joie on y trahit sa foi ! / Quel séjour étranger et pour vous et pour moi ! » Elle a raison sans doute, mais il me semble que le récit de Racine indique que la ruse est causée par quelque chose de plus fondamental, de plus psychologique si l'on veut. Aussi, le monde de l'amour est lui aussi dangereux. (Corneille le suggérait déjà, mais il y avait, je ne sais trop comment, une sorte d'optimisme chez le prédécesseur de Racine, attitude que les pièces *nouvelles* minent.) Pour

le dire autrement, il me semble que Junie, qui n'est pas du tout un être politique, voit clair quant au fond, mais qu'elle attribue une authenticité au monde de l'amour qui n'existe pas ou qui est troublé par le monde politique.

Dans la suivante, comme pour prouver que le monde politique affecte le monde amoureux, Agrippine sépare Britannicus et Junie pour envoyer le jeune à sa mort.

Dans la suivante, quand Agrippine se vante d'avoir rétabli le lien d'affection entre elle et son fils, elle s'exprime d'une façon qui me semble révélatrice. « Ah ! si vous aviez vu par combien de caresses / Il m'a renouvelé la foi de ses promesses ; / Par quels embrassements il vient de m'arrêter ! / Ses bras, dans nos adieux, ne pouvaient me quitter. / Sa facile bonté, sur son front répandue, / Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue : / Il s'épanchait en fils qui vient en liberté / Dans le sein de sa mère oublier sa fierté. / Mais bientôt reprenant un visage sévère, / Tel que d'un empereur qui consulte sa mère, / Sa confiance auguste a mis entre mes mains / Des secrets d'où dépend le destin des humains. » On pourrait dire que sa tirade invite à une analyse psychiatrique : son fils est presque son amoureux (mais alors Junie est une quasi-rivale) et l'affection entre les deux est le fondement du pouvoir politique de la mère. En somme, elle a rétabli son pouvoir psychologique sur Néron et retrouve ainsi son pouvoir politique. Or l'ironie terrible de ses mots vient de ce qu'elle assure Junie, comme l'a fait Britannicus, qu'elle voit clair dans le cœur de Néron. Et cette ironie est perçue pour ainsi dire en direct par le spectateur.

Dans la suivante, on retrouve l'habileté que Racine a démontrée dans *Les Plaideurs* : en 6 vers brisés et

partagés entre plusieurs personnages, tout est révélé, et la pièce bascule.

Dans la suivante, encore une fois, on présente des mots qui sont ironiques, ou menteurs. Mais cette fois, ils sont dits par Burrhus qui en révèle le mensonge en les disant.

Dans la suivante, comme je l'ai dit, Agrippine tutoie Néron et lui dit ses quatre vérités, ou du moins ses sentiments à elle face à son fils rebelle. « Poursuis, Néron : avec de tels ministres, / Par des faits glorieux tu te vas signaler ; / Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer : / Ta main a commencé par le sang de ton frère ; / Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère. / Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais ; / Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits. / Mais je veux que ma mort te soit même inutile : / Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille ; / Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi, / Partout, à tout moment, m'offriront devant toi. / Tes remords te suivront comme autant de furies ; / Tu croiras les calmer par d'autres barbaries ; / Ta fureur s'irritant soi-même dans son cours, / D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours. / Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes, / Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes ; / Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien / Tu te verras forcé de répandre le tien ; / Et ton nom paraîtra, dans la race future, / Aux plus cruels tyrans une cruelle injure. / Voilà ce que mon cœur se présage de toi. / Adieu : tu peux sortir. » Sa tirade est une sorte de prédiction de devineresse. Mais on voit bien qu'elle ne se réfère pas aux dieux pour faire ainsi ; c'est son cœur qui fait des présages, et l'action du ciel est présentée seulement comme un espoir humain, trop humain. Les derniers mots disent, de façon ironique, et sans doute voulue par Agrippine, qu'elle était autrefois la maîtresse du maître. Mais je note qu'avant ce moment, Narcisse se montre

comme un conseiller politique : il explique comment le geste de Néron peut raffermir le pouvoir de l'empereur qu'il éclaire, et il le fait contre Agrippine.

Dans la suivante, les deux *éducateurs* de Néron, ou ses deux conseillers, mesurent la situation et prévoient l'avenir.

Dans la dernière scène de la pièce, il y a sans doute les mots de Junie qui se consacre aux dieux, mais qui est protégée par le peuple, ou la colère populaire, laquelle limite les désirs de Néron portés par Narcisse. « Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire / Il vole vers Junie, et, sans s'épouvanter, / D'une profane main commence à l'arrêter. / De mille coups mortels son audace est punie ; / Son infidèle sang rejaillit sur Junie. / César, de tant d'objets en même temps frappé, / Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé. / Il rentre. Chacun fuit son silence farouche ; / Le nom seul de Junie échappe de sa bouche. / Il marche sans dessein ; ses yeux mal assurés / N'osent lever au ciel leurs regards égarés ; / Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude / Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude... » Il y a donc une sorte de justice qui se révèle à la fin.

Je me permets quelques remarques finales sur ce que j'appellerais le sens de la pièce.

Agrippine veut contrôler Néron. La libération de Néron ou la chute d'Agrippine est le sujet de la pièce. (I 1, 2; III 8, 9). Pour qu'elle puisse être puissante, elle doit dominer Néron. Pour qu'il soit vraiment un empereur, Néron doit se défaire de sa mère ou du moins de son influence sur lui. La politique ou le pouvoir est l'enjeu final de la lutte entre Néron et sa mère (et accessoirement Burrhus), mais cela se joue tout à fait sur le plan privé. On en voit un signe à la toute fin de la

pièce : les différents arguments de Narcisse ne touchent pas Néron ; c'est seulement quand il évoque Agrippine et son pouvoir sur Néron qu'il bascule. Le discours d'Agrippine est un chef-d'œuvre : elle dit ce qu'elle a fait ; elle dit ce qui lui est retourné ; elle rejette l'accusation de comploter contre Néron ; elle fait ses demandes. Mais en un sens, tout est détruit d'avance : la première phrase a dû tellement irriter Néron que s'il ne s'était pas décidé avant, il s'est décidé là. Quoi qu'il en soit, la pièce est mal nommée : Britannicus n'est qu'un personnage secondaire.

Britannicus se satisfait du début à la fin de la pièce de la vie privée, c'est-à-dire du cœur de Junie. C'est un innocent : il est moins clairvoyant que Junie qui doute au moins un peu de revirement de Néron. (V1) Quand Britannicus parle de pouvoir politique, c'est pour regagner Junie et se retirer.

La pièce est un affrontement entre les retors : Néron, Narcisse, Agrippine, et les honnêtes : Britannicus, Junie et Burrhus. Il est clair que les retors gagnent ou du moins que les bons sont écrasés ou déboutés. Mieux encore, sous la plume de Racine, ils sont plus intéressants. En tout cas, la fin de la pièce offre sans doute une triple punition des retors, mais la mort de Britannicus, le pessimisme de Burrhus et la prière de Junie montrent que les bons ne gagnent pas.

Burrhus est un stoïcien, un homme qui vit à l'ancienne, au nom de la vertu, du devoir, du sacrifice des plaisirs à la vie la plus noble. Il se prétend droit, et il l'est sans doute. Mais il n'est pas dupe de ce qui se passe, ce qui veut dire qu'il pactise un peu avec les crimes qui se commettent. De plus, il cache d'abord ses craintes (et d'abord son ignorance) devant les intentions de Néron ; plus tard, il cache la décision de Néron d'éliminer sa

mère. Son échec pourrait être vu comme l'échec d'une vision trop élevée de l'homme.